

N° 26 - 18 AVRIL 1929

CINÉMONDE

**BETTY
AMANN**

la Vedette
"d'Asphalte"



1fr

**CINÉMONDE
PARAIT LE
JEUDI**

Directeurs :

GASTON THIERRY & NATH IMBERT

CINÉMONDE ACTUALITÉS



Julia Faye et Kay Johnson, les deux vedettes du nouveau film de Cecil B. de Mille : *Dynamite*, font une démonstration de la « roue aérienne », le nouveau sport à la mode.

Une attitude hiératique de Francesca Bertini, dans *La Possession*; aux pieds de cette vivante statue, Gil Roland extasié...



Aux studios de Staaken, à Berlin, pendant une prise de vues de *Meineid (Parjure)*, de gauche à droite : Franz Lederer, Alice Roberte, lisant *Cinémonde*, le directeur de la production, Leo Meyer, et le metteur en scène, Georg Jakoby.



Sur la route de Sibérie... Scène du nouveau film de la Goswinkino : *Le Baigneur*.



Dolly Davis et Fernand Fabre dans *La Femme du Voisin*, une charmante comédie de J. de Baroncelli, dont l'action est située à Juan-les-Pins.

LE FILM DE LA PARISIENNE

GRAND CONCOURS

organisé par

**PARIS-MIDI, EN COLLABORATION AVEC
LES CINÉROMANS-FILMS DE FRANCE**

et

CINÉMONDE

568 SCÉNARIOS RECUS !

Les opérations du jury ont commencé

O n se plaint assez communément de manquer en France de scénarios originaux et les éditeurs, de plus en plus, se déclarent contraints, bien malgré eux, d'adapter des œuvres littéraires. Nous avons en tout cas la preuve que la bonne volonté des aspirants-scénaristes ne fait pas défaut : l'appel de *Paris-Midi* et de *Cinémonde* a été entendu et 568 scénarios nous ont été adressés pour le film de la Parisienne. C'est un magnifique succès.

A en juger d'après un rapide dépouillement, imagination, ingéniosité, habileté à mettre en valeur un thème donné apparaissent dans beaucoup de manuscrits. Le jury va soigneusement peser les mérites de chacun et il rendra son jugement dans le délai le plus bref possible. Mais cela ne veut pas dire que nous vous donnerons le nom du lauréat cette semaine ou l'autre...

Car, nous l'avons dit, les concurrents doivent avoir toutes garanties que leurs envois seront examinés impartialement. Ces garanties, ils les ont.

Le jury

D'abord par la composition du jury, qui comprend :

M. Pierre Benoît, président de la Société des Gens de Lettres. La plupart des œuvres de l'éminent écrivain ont été adaptées à l'écran, ou le seront.

M. Jean Sapène, directeur des Cinéromans-Films de France, dont on connaît l'œuvre admirable pour le développement de la cinématographie française.

M. Fortunat Strowski, membre de l'Institut, l'éminent critique théâtral de *Paris-Midi*, dont la compétence en matière cinématographique égale la modestie.

M. Ch. Delac, président de la Chambre syndicale française de la cinématographie, dont l'autorité est unanimement reconnue.

M. Ch. Burguet, président de la Société des Auteurs de Films, dont tant d'œuvres ont consacré le talent.

M. Adolphe Osso, vice-président de la Chambre syndicale française de la cinématographie, directeur de la Société Anonyme Française des Films Paramount.

M. Arthur Bernède, le grand technicien des Cinéromans-Films de France.

M. Jean de Rovera, directeur de la Star Film.

M. Pierre Gilles-Veber, sous-directeur des Cinéromans-Films de France.

M. Jacques de Baroncelli, metteur en scène, à qui on doit tant de films à succès.

M. Jacques Floury, le spirituel « Grincheux » de *Paris-Midi*.

M. Gaston Thierry, directeur de *Cinémonde*.

Les garanties d'impartialité sont ensuite données aux concurrents par la suite des opérations qui précéderont la désignation du lauréat.

Deux membres du jury examinant séparément les scénarios, opéreront une très large sélection dont ils soumettront les résultats au jury.

Cette première sélection sera étudiée à son tour par deux nouveaux membres du jury qui désigneront à l'attention des juges une vingtaine d'envois.

Siégeant au complet, le jury choisira, en une séance plénière, six ou sept scénarios, aux auteurs desquels il demandera de bien vouloir développer leurs manuscrits.

Et quelques jours plus tard, de cette série de sélections sortira le nom de l'heureux lauréat qui recevra les 30.000 francs offerts par la Société des « Cinéromans ».

Qu'on le sache bien ! De toutes façons le prix de 30.000 francs sera attribué, et les auteurs auxquels on aura demandé l'effort de développer leurs scénarios, recevront un souvenir de prix que leur remettra *Paris-Midi*.

Donc, la question du scénario va se trouver résolue. Espérons du moins que, parmi ces si nombreux envois, un manuscrit se révélera qui permettra aux *Cinéromans* de miser sur lui les centaines et les centaines de mille preuves qu'exige la réalisation d'un film.

Il restera alors à trouver la vedette et ce ne sera pas la partie la moins palpitante de notre Grand Concours.

Qui sera la Parisienne ? La trouverons-nous au théâtre, dans un atelier de couture, dans une famille d'honnêtes Parisiens qui ne rêve certes pas une telle gloire ?

Ce sera l'énigme de demain. En attendant, les photographes de *Cinémonde* « croquent » de leur objectif des centaines de Parisiennes pour se documenter sur le « type » idéal du rôle. Et parmi toutes ces jeunes femmes photographiées au hasard de leur promenade ou de leur course rapide de la maison à l'atelier, se trouve peut-être la future vedette, l'étoile du film de la Parisienne...



I est au cinéma, comme en littérature, comme au théâtre, des sujets en quelque sorte prédestinés qui, surgis tout à coup dans le cerveau des créateurs, les tentent, les passionnent, les provoquent une œuvre, et provoquent une œuvre. Ainsi pour la vie, l'histoire, la « passion » de Jeanne d'Arc. Il semblait que nul n'y pensât. Et puis, à la fois, un mirage, un mirage de conception, ou d'un centenaire, ou d'un livre que nous d'ont n'a Joseph Delteil.

sur la petite bergère lorraine et qu'un jury couronna, trois « Jeanne d'Arc » se sont précipitées vers l'écran. Mais, dans les trois bandes qui « la » racontent, le plus curieux est, moins, semble-t-il, la manière de présenter l'histoire que la façon dont trois grandes artistes ont composé le même personnage. Nos photographies représentent les trois « Jeanne d'Arc » : Falconetti, Bebe Daniels et Simone Genevois.

par seconde, et avec une saisissante intensité d'expression, le calvaire de la « bonne »



Lorraine. Dans ce visage tendu vers l'hostie, que les lèvres hésitent à saisir, quel dain de l'effet facile, quelle simplicité noble et forte, dépourvue, au sens figuré, comme au sens figuré, d'artifices et de fards ! Scène tournée ? Sans doute. Mais il semble qu'il n'en soit point ainsi et qu'une indiscretion du regard, seule, ait perçu, mis de surprenant, la sainte au moment où elle vivait vraiment, où elle communiquait.

PHOTO FILMS NATAN

les 3 Jeanne d'Arc

d'esprit avec sa divinisation.

Ailleurs, voici Bebe Daniels. Prête au combat, résolue à la bataille, elle a revêtu l'armure solide qui cependant n'alourdit pas sa taille, ni ses gestes. Caparaconnée de fer, elle demeure Jeanne la Pucelle, et la pitié nous étire à la considérer dans sa prison, chargée de chaînes, écrasée sur la paille, ne comprenant pas ce qu'on lui veut ni de quoi on l'accuse — et ne trouvant que réconfort qu'à élever son tendre regard d'enfant vers la croix lorsque, pieds, poings et corps liés au poteau du bûcher, elle attend le moment de périr dans les flammes, le visage rendu plus pâle encore par les cheveux retombés noirs de ses cheveux. Moins « sainte » que Bebe Daniels, moins « martyre » que Bebe Daniels, Simone Genevois a fait de Jeanne d'Arc une création d'un réalisme prenant.

Euthouisiaste, résignée, farouche, on la voit ici dans ces trois états de sa « vie merveilleuse ». La voyez-vous haranguer ses hommes d'armes, crier sa foi, hurler sa confiance ! La voyez-vous pleurant dans sa prison, certain déjà du lendemain qui l'attend et cherchant dans le Dieu qui la console les secrets d'une résignation à la mort ! Et la voyez-vous, le front crispé, les traits tendus, considérer avec effroi les premières flammes qui montent du bûcher. Un sujet. Trois films. Trois artistes. Trois créations inoubliables et de grande envergure. PALUEL-MARMONT.



PHOTO FILMS NATAN



PHOTO FILMS NATAN



On verra cette semaine à Paris



De haut en bas : Simone Genevois et Philippe Hériat dans *Jeanne d'Arc*. • Raquel Torrès dans *Ombres Blanches*. • Et voici revenir Charlot, le génial Charlot ! • George K. Arthur dans *Le Temps des Cerises*.



LA MERVEILLEUSE VIE DE JEANNE D'ARC

Réalisation de Marco de Gastyne.
Interprétation de Philippe Hériat, Jean Debucourt, Choura Milena, et Simone Genevois.
Il ne faut pas confondre ce film avec celui de Carl Th. Dreyer, appelé d'ailleurs *La Passion de Jeanne d'Arc*. De l'un nous avons longuement parlé, autant pour l'émotion toute spirituelle, toute hautaine qu'il nous avait donnée, que pour la sorte de révolution artistique et technique qu'il représentait pour nous qui voudrions tant que le cinéma s'affranchit de certaines conventions odieuses... Mais la *Jeanne d'Arc* de Marco de Gastyne n'est pas négligeable. C'est un beau poème en images mouvantes. C'est comme un chant héroïque, entonné par des clairons bien cuivrés. C'est la fanfare glorieuse, le chant de triomphe embaumé par l'encens, ce n'est plus un cri de douleur et de révolte, mais un grondement de victoire.

L'œuvre de M. de Gastyne commence avec le départ de Jehanne de Vaucouleurs, et se termine sur son bûcher. Comme on le voit, c'est sa vie complète, sa vie de sainte et d'héroïne. Marco de Gastyne a conçu son film de manière très simple et ses panoramas de champs de bataille, ses corps à corps, ses plans de visage sont faits sans aucun chiqué, et sans aucune tricherie. C'est disons-le, du beau, du très beau spectacle. Et, le résultat est déjà trop excellent pour que nous nous irritions de n'y point trouver de l'art, en plus.

Le public sera incontestablement saisi par la chevauchée de Jeanne d'Arc (venant juste au moment de sa reconstitution sur les marches de la Lorraine) par la restitution luxueuse des fastes de la Cour de France, et par l'impressionnant tableau du sacre où les masses sont consciencieusement disciplinées.

Mlle Simone Genevois a la jeunesse et la pureté du rôle, mais elle nous semble un peu frêle, un peu jeune, trop gamine et point femme (ce que Jeanne était en dépit de certains historiens). Nous le regrettons, mais voulons surtout nous souvenir de son joli regard frais et pur, et de ses expressions de douleur, sur le charnier où descend un vol d'oiseaux nocturnes.

M. de Gastyne a prodigué au cours de ce film ses dons de peintre, et certains de ses tableaux, de ses ensembles, témoignent de hautes qualités plastiques. Sa mort de Jehanne, ayant le lourd handicap de la seconde place derrière celle du film de Dreyer, est néanmoins émouvante par sa très grande simplicité.

La troupe est pleine de qualités et de bonne volonté. Les visages sont bien choisis, et si nous sommes déçus de ne trouver que des compositions d'acteur, là où nous voudrions trouver des figures humaines du temps, nous oublions cela pour penser en toute justice que *La Merveilleuse Vie de Jeanne d'Arc* est un joli film d'images.

LE TEMPS DES CERISES

Comédie sportive
réalisée par Edward Segdwick. Interprétée par Joan Crawford, Williams Haines, George K. Arthur.
Avec un titre aussi délicieux, on ne peut pas, on ne doit pas être désillusionné. Le film est, lui aussi, délicieux. Par ses scènes toutes de fraîcheur et de jeunesse, d'entrain cordial, et de tendresse ingénue, il évoque assez bien pour nous ce *Temps des Cerises*. Et ce conte d'amour et de sport évolue sur les links aristocratiques d'une ville de sports. Les personnages y sont agréablement préoccupés de golf, et mille détails nous en apprennent plus sur eux qu'un long discours. C'est dans des comédies de ce genre, apparemment simples et sans prétentions psychologiques, que l'on trouve les caractères les mieux dessinés, les mieux typés. Ainsi ce Jack Kelly, petit employé, passionné de golf, et aussi passionné tout court qui aime la vie, le rire, le ciel clair et les jolies femmes. En deux images nous savons à quoi nous en tenir sur lui. C'est comme sur cet Archibald Waters son patron. Chez lui, la passion du golf est du fanatisme. Il ira jusqu'à garder chez lui un mauvais employé mais un bon joueur de golf afin de profiter de ses leçons.

Que vous apprendrais-je encore de plus, sinon que Jack Kelly, pauvre, mais qui joue au golf comme un Dieu, enlève le cœur de la riche et ravissante Allie Monte, que celle-ci devient pauvre mais reste ravissante, et que Jack, heureux de cette égalisation, épouse Allie tout en la persuadant qu'il est riche. Catastrophe au moment de la note à payer.

Mais tout s'arrange... comme disait Capus. Pauvre, Jack est trop optimiste pour le rester. Un grand match de golf est annoncé et avec un prix de dix mille dollars. Notre amateur du coup en deviendra professionnel, et gagnera les dix mille dollars. Voici le cadeau de nocces du destin.

Quand je vous aurai dit que Williams Haines, le charmant interprète de *Marine d'abord* et de *La Boule blanche*, interprète ce *Temps des Cerises*, vous saurez qu'un des meilleurs acteurs américains traverse le film de sa gaieté, de son jeu fin et de sa fantaisie. Joan Crawford, aux beaux yeux clairs est la ravissante Allie, et elle tient un « club » avec une aisance distinguée. George Fawcett joue en tonitruant et en roulant de gros yeux. Il est très gentil. Et George K. Arthur représente le jeune richard qu'on berne et qui s'en trouve penaud.

Depuis les premières scènes où l'employé cumule les fatigues de son emploi avec les raffinements du golf, jusqu'au départ et à l'arrivée à Oakmont de l'expéditionnaire parmi la société aristocratique, le réalisateur maintient l'intérêt par des détails cinématographiques parfaits, et l'enchaînement de ces détails est remarquable. Jamais on ne sent le raccord. Il y a des scènes exquises, certain tour d'adresse pendant un match de golf, la rêverie pendant la nuit, la lune de miel dans le palace et enfin l'irrésistible match final mené avec une force étourdissante.

Naturellement la nature est belle, la lumière idéale, et j'avoue que ce *Temps des Cerises*, romanesque, vif, charmant, mêlant le sport et l'idylle, est une des plus jolies œuvres que nous ait envoyées l'Amérique.

LE CIRQUE

On reprend dans les quartiers le dernier film de Charlie Chaplin, paraphrase amère de la vie du cirque. Charlot y est-il plus humain, plus grotesque, plus grottesque que dans ses autres films ? Je ne sais, mais il sait allier le rire aux pleurs, le burlesque de la farce à la souffrance de la tragédie avec une telle force convaincante qu'on ne veut pas faire de comparaison. On oublie qu'il y a eu *La Ruée vers l'Or*, ce pur chef-d'œuvre. *Le Cirque* est grand, triste, beau, et il y passe un souffle de bonté qui balaye toutes les hésitations.

Et puis, ça, c'est pour les tristes. Mais il y a une catégorie de gens qui veulent rire à un film de Charlot. Ils ont raison, un pitre, n'est-ce pas, c'est fait pour faire rire. Rions donc quand Charlot s'égare dans la galerie des Glaces, rions quand il figure un pantin de bois, rions encore quand il n'ate son tour qui lui permettrait de bouffer enfin à sa faim, rions quand la jeune fille lui chipe son premier déjeuner, rions toujours quand il frôle la mort sur la corde raide, rions... Mais ne rions plus quand il regarde le cirque s'enfuir, ne rions plus même lorsque d'un coup de pied rageur et acrien, il envole l'étoile de papier doré, vestige de son amour sacré, rejoindre ses sœurs, là-haut, où on ne souffre plus...

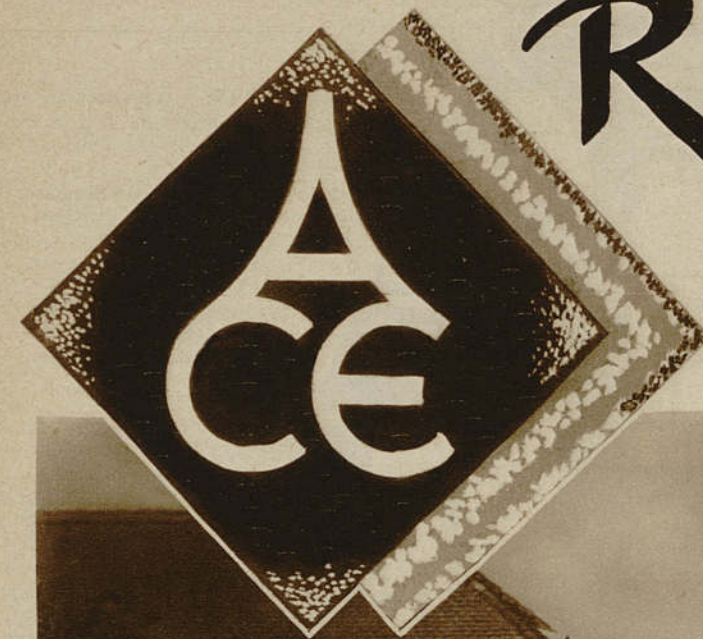
Le Cirque est un film grand.

L'ÉTROIT MOUSQUETAIRE

Réalisation et interprétation de Max Linder.
On reverra ce film charmant et cocasse, animé et composé par notre regretté Max Linder. Cette parodie des *Trois Mousquetaires*, eût dû suffire à assurer à notre pauvre grand comique une place élatante à notre cinéma. Qui sait de quelles rancœurs la neurasthénie de Linder était faite ? En tout cas, *L'Étroit Mousquetaire* très amusant, fort bien fait, et animé d'une verve spirituelle, nous redonne dans une de ses meilleures créations, où s'affirme puissamment son talent comique, et son intelligence clownesque, Max Linder, notre premier, notre dernier comique français.

René OLIVET.

L'ALLIANCE CINÉMATOGRAPHIQUE EUROPÉENNE
VIENT DE PRÉSENTER QUELQUES-UNS DE SES GRANDS FILMS



Rhapsodie Hongroise

RÉALISATION DE HANS SCHWARZ AVEC
DITA PARLO, WILLY FRITSCH, LIL DAGOVER
PRODUCTION ERIC POMMER FILM



PHOTOS UFA

Un nouveau film Eric Pommer, c'est toujours un événement dans le monde cinématographique, et *Rhapsodie Hongroise*, réalisé par Hans Schwarz, affirmera une fois de plus la maîtrise du directeur artistique, dont la carrière compte déjà tant de succès.

C'est en Hongrie, au pays des czardas, de l'amour et de la jalousie, que se déroule l'action de ce film qui mêle agréablement la paysannerie à un militarisme bon enfant.

L'aventure du comte Turoczy, jeune officier de hussards, qui se termine par son mariage avec la jolie paysanne Marika, est simple, mais elle permet au metteur en scène de créer une atmosphère et de faire évoluer ses personnages dans des décors bien caractéristiques d'une contrée que nous connaissons surtout par ses valse et son vin doré.

En deux mots, voici ce dont il s'agit :
Le comte Turoczy aime Marika et Marika l'aime. Mais le jeune homme est soldat et ne veut pas promettre le mariage; alors Marika le repousse et il retourne sa flamme vers une belle dame de passage dans un château et qui n'est autre que la femme d'un lieutenant-général. Vous entrevoiez l'intrigue?...
36



CHANT HINDOU

RÉALISATION DE FRANZ OSTEN
AVEC HIMANSU RAI, CHARU ROY, RAMA RAU

C'EST une chanson populaire, une légende de l'Indoustan naïve et pourtant emplie d'un amour touchant, qui a inspiré ce film. Grâce à lui, nous voilà entraînés bien loin dans l'Inde mystérieuse, parmi les puissants seigneurs opulents et farouches, parmi les marchands d'esclaves, et la magie des images nous transporte dans le désert, puis, à l'intérieur, de magnifiques palais, devant les tombeaux grandioses et mélancoliques...

On suivra avec un vif intérêt la jolie, tendre et tragique histoire de Krishana, le fils du potier et de Sélima, qui faillit devenir princesse...

Hélas ! ils ne connaîtront pas les plénitudes de l'amour et, chaque soir, en face du tombeau de celle qui fut tant aimée, deux hommes se souviendront et pleureront. — Tel est le Chant Hindou du Taj-Mahal, que le cinéma matérialise pour nous.



" ASPHALTE " A ÉTÉ RÉALISÉ PAR JOE MAY
AVEC BETTY AMANN ET GUSTAV FRÖHLICH

" ASPHALTE ", c'est un titre. Il était certes tentant de réaliser un film évoquant la foule qui peuple les rues d'une grande cité. L'asphalte uni, si dur, et qui pourtant s'amollit pendant les journées torrides de l'été... C'est un symbole de ce monstre : la grande ville, et il est fertile en évocations. Nous constatons immédiatement que dans ce film que JOE MAY a réalisé pour Eric Pommer, une entente parfaite a régné entre le metteur en scène et l'opérateur : ce dernier, Gunter Rittau, à qui l'on devait déjà la photographie du " Chant du Prisonnier ", a beaucoup contribué au succès de ce film.

On doit bien se douter que sur un pareil thème, deux hommes comme Eric Pommer et Joe May ont multiplié les situations et les effets susceptibles de nous étonner. Avec une grande simplicité et une grande force, ils ont montré que les possibilités du cinématographe restent infinies. Et ils ont eu le mérite de découvrir un jeune interprète, dont ils ont su faire éclore du premier coup les magnifiques qualités.

Loin des bruits de la ville vit heureuse la famille Holk. Le père Holk et Albert, son fils, sont tous deux agents de la sûreté, et les jours passent, sans histoire.

Mais la fatalité veille. Un soir, après la relève, Albert voit un attroupement devant une bijouterie. Il s'approche : une jeune femme vient de dérober un diamant, qu'il a tôt fait de découvrir caché dans la pointe de son ombrelle.

Il emmène la voleuse au poste. Mais, en cours de route, elle lui demande de passer chez elle pour prendre ses papiers. Il la suit : elle joue alors le grand jeu, disant qu'elle n'a volé que poussée par sa détresse. Il est ému doublement, par sa pitié et parce que la femme est belle...

Au contact du jeune agent qu'elle commence à aimer, Marguerite, la voleuse, comprend l'horreur de sa vie. De plus en plus, Albert vient chez elle. Un jour, il s'y rencontre avec un nommé Ward, voleur de bijoux fameux : rivaux, ils se battent, et, dans la lutte, Albert tue son adversaire.

Ne sachant plus que faire, il avoue toute l'histoire à son père qui, stoïquement, le remet lui-même à la police.

Assises : Albert va être condamné. Mais Marguerite, poussée par son amour, vient témoigner et prouve qu'il a agi en état de légitime défense. Albert est acquitté. Marguerite, qui s'est livrée par son témoignage même, paiera en prison ses larcins, consolée pourtant par le sacrifice qu'elle a fait pour celui qu'elle aimait...

L'impression de la rue est rendue avec une technique remarquable, la simple histoire du père Holk et d'Albert, son fils, a fourni aux réalisateurs une magnifique occasion de montrer les agitations de l'âme humaine. La petite voleuse, c'est Betty Amann, artiste nouvelle venue à l'écran, mais qui a révélé d'extraordinaires qualités et sur laquelle on peut fonder les plus grands espoirs. Son assurance est extraordinaire et les quelques petites faiblesses dues à son inexpérience seront bientôt écartées.

Gustave Fröhlich, dont on sait le grand talent, a fait cette fois encore une création remarquable. Albert Steinrich, qui joue le rôle du père, fonctionnaire imbu profondément de l'idée du devoir, est profondément vrai et émouvant : la mort le cinéma d'un de ses plus beaux talents. La tation est digne de ses excellents acteurs. un nouveau très grand succès pour graphique Européenne.

Betty Amann révèle dans ce film d'extraordinaires qualités de naturel et d'intelligence.

Au-dessus : Une belle expression de Gustav Fröhlich.



Asphalte

PHOTOS UFA

ARRANGEMENT DE A. BRUNYER

Le Mensonge de Nina Pétrowna



RÉALISATION DE HANS SCHWARZ
AVEC BRIGITTE HELM, FRANZ LEDERER ET WARWICK WARD
PRODUCTION ERIC POMMER-FILM

C'EST encore une production Eric Pommer, et cette fois l'action se passe à Saint-Petersbourg avant la guerre. La belle Nina Pétrowna coulait dans l'opulence des jours heureux, car elle était aimée du colonel Terroff. Mais voilà que Nina s'amourache de l'aspirant Michel Silieff, et elle n'hésite pas à partager l'existence modeste de son jeune ami.

Le jeune fou, au cours d'une infernale partie de poker, tente de tricher. Mais le colonel surprend son geste et lui dit : « Acculé à la ruine, vous avez failli à l'honneur; vous allez signer le papier que voici. » C'est l'aveu de la tentative à laquelle s'est livré le jeune homme, et Silieff, redoutant le scandale, signe...

Le lendemain, Terroff montre la preuve ignominieuse à Nina Pétrowna. Celle-ci revient à lui et, satisfait, Terroff déchire le terrible papier.

Mais l'amour est le plus fort, et Nina, voyant passer à cheval son amant d'hier, lui lance une rose. Silieff ne daigne pas lever les yeux. Désespérée, pauvre petite chose torturée, Nina se réfugie dans la mort.

L'Alliance Cinématographique a complété cette première série de présentations par *La Dame au Masque*, réalisation de W. Thiele avec Arlette Marchal, Wladimir Gaidaroff, Heinrich George et Dia Parlo. Et nous avons salué avec plaisir la réapparition dans ce film de notre jolie compatriote Arlette Marchal.

La Souris bleue, réalisation de J. Guter, avec Jenny Jugo et Harry Halm.

Kitty, Comtesse..., réalisation de R. Eichberg, avec Dina Gralla et Werner Puetterer.

La Fuite devant l'Amour, réalisation de Hans Behrend, avec Jenny Jugo et Enrico Benfer.

Et cette première sélection des films de la production U. F. A. a été accueillie avec un vif succès.

De haut en bas : Brigitte Helm, la troublante artiste qui s'est si rapidement imposée en France, fait, dans son nouveau film une remarquable création. Brigitte Helm-Pétrowna est une adorable menteuse !

Aimez-vous Lilian Harvey ? Question saugrenue, n'est-ce pas ? Son *Grain de Beauté* lui conquerra de nouveaux admirateurs.

L'inénarrable Nicolas Koline, malgré sa position difficile, ne perd pas sa bonne humeur.

LE GRAIN DE BEAUTÉ

RÉALISATION DE J. GUTER
AVEC LILIAN HARVEY,
WILLY FRITSCH, WARWICK
WARD ET HARRY HALM



PHOTOS UFA



VIVE LA VIE !

RÉALISATION DE W. THIELE
AVEC NICOLAS KOLINE ET GUSTAV
FROHLICH
PRODUCTION CINÉ-ALLIANCE-FILM
DE LA U. F. A.

FRANCESCA BERTINI

au multiple talent...

»»»

Après "Tu m'appartiens"

Encore une victoire du film français ! A l'issue de la présentation de *Tu m'appartiens*, qui a eu lieu au Théâtre des Champs-Élysées, on a acclamé le réalisateur, Maurice Gleize, et l'interprète principale, FRANCESCA BERTINI.

Il y a longtemps, en effet, que nous attendions l'heure où l'on nous donnerait un film qui fit honneur à l'esprit français, tant par la composition et l'enchaînement du scénario, que par sa réalisation.

Or, *Tu m'appartiens* nous a pleinement satisfait. Dès le moment où l'aventure a pris possession de nos prunelles, je ne crois pas qu'un spectateur ait pu s'en détacher. Dans cette atmosphère, si particulière, des émotions collectives, le drame s'est précipité et a subjugué les plus fiers comme les plus blasés. On aurait aimé que les détracteurs du cinéma fussent là ; ils eussent soudain compris quelle ampleur, jamais atteinte, peut revêtir le cinéma muet quand on ne le fourvoie pas en des scénarios stupides et sans logique. Si Gleize a triomphé, et s'il est permis de fonder sur ce metteur en scène les plus beaux espoirs de la production française, il faut, aussitôt après avoir reconnu son talent, vanter le jeu des deux interprètes principaux qui animent cette fresque qu'Alfred Machard, auteur heureux, ne reniera pas. J'ai nommé Francesca Bertini et Klein-Rogge. Ce dernier joue dans un mouvement qui ne se dément pas. Quant à Francesca Bertini, nous avons eu, au cours de sa déjà longue carrière de grande star (quelle artiste pourrait se glorifier de cent cinquante films dont la presque totalité fit le tour du monde ?) l'occasion de l'admirer sous les aspects les plus divers : *La Tosca*, *Fedora*, *La Dame aux Camélias*, pour ne citer que quelques films, parmi les plus fameux. Récemment encore, dans *La Possession*, elle nous a permis d'apprécier un des talents de l'écran les plus sûrs et les mieux éprouvés. Elle est le meilleur exemple pour apprendre à tous ceux, à toutes celles qui postulent à la dignité d'étoile, qu'on ne s'improvise pas d'un coup grande vedette et que c'est un art extrêmement complexe et qui a ses hiérarchies et sa noblesse. Je ne sais pourtant pas de rôle plus écrasant que celui qui chargea ses belles épaules dans *Tu m'appartiens*. Une autre qu'elle eût demandé grâce. Nous avons eu le rare bonheur de voir tourner plusieurs scènes de ce film. Je me souviens, notamment, du tableau final où, pantelante de douleur, et comprenant soudain l'impossibilité de son rêve, elle se tient devant une fenêtre et regarde l'être qu'elle chérit qui s'attendrit devant un enfant... Dans son beau visage, tout à coup ravagé, j'ai vu passer, une à une, toutes les expressions, depuis celle de la passion têtue, jusqu'à la faiblesse qui chavire dans la pitié et j'ai été enthousiasmé ! Mais plus puissant encore m'a paru ce visage de femme dans l'éloquence de sa souffrance... Il n'y a qu'à glaner dans les scènes multiples qui composent son dernier film pour se persuader que Francesca Bertini est susceptible, non seulement d'égaler les plus célèbres étoiles d'outre-Atlantique, mais de les dépasser.

Elle est au sommet de son art. Elle a le génie du cinéma, et ce n'est pas par flatterie qu'une des personnalités les plus compétentes du monde cinématographique a pu la qualifier : « Reine de l'Attitude et Princesse du Geste ».

Gageons que, lorsque le cinéma français deviendra, comme il en est question, parlant, les premiers mots qu'il adressera à cette belle artiste seront : *Tu m'appartiens*.

JEAN FERRAND.



PHOTO STUDIO LORELLE

Une grande étoile

Le merveilleux roman de ma vie...

par

Pola Negri

Princesse Mdivani

LES CONFIDENCES D'UNE GRANDE VEDETTE DE L'ECRAN
AUX LECTEURS DE CINÉMONDE

5. ⁽¹⁾

Tragique idylle avec Rudolph Valentino

Comme il est dur de parler d'un être aimé et de rester fidèle en même temps à la mémoire du tendre roman dont il fut le héros ! Je vais essayer de boire cette potion douce-amère, mais je ne dirai pas tout ; on ne saura qu'après ma mort tout ce que nous fûmes l'un pour l'autre. La vérité sincère, l'âme même de notre attachement passionné, je les ai exprimés franchement dans un mémoire qui ne verra le jour que lorsqu'il ne restera de moi qu'une ombre pâle.

Dois-je parler de la vie malheureuse que mena le pauvre Rudy jusqu'à mon apparition ? Il cherchait toujours le bonheur dans sa vie privée et ne le trouvait qu'un bref instant. La destinée est souvent cruelle.

Sa première femme, Jean Acker, obtint en 1922 l'annulation de leur mariage. Il se remaria, en 1926, avec Winifred Hudnut, fille d'un riche parfumeur de New-York et Paris.

Le roman dans la salle de bal

Leur courte lune de miel fut soudain brisée dramatiquement par l'arrestation de Rudolph, accusé de bigamie. Cette accusation n'était pas fondée. Mais, comme le premier mariage, le second fut malheureux et Winifred Hudnut divorça, pour abandon, avant la fin de l'année qui suivit leur noce.

Rudolph s'efforçait en vain de trouver le bonheur. D'après son ami, le peintre espagnol Beltran y Meases, qui habitait alors en Californie avec Valentino, Rudolph fut tellement affecté par la décision du tribunal qui le divorçait qu'il parla de se suicider.

C'est peu après qu'eut lieu notre rencontre. Il tomba passionnément amoureux de moi et j'étais follement éprise de lui. Nous nous vîmes pour la première fois à un bal et dès ce moment nos âmes s'unirent et ne firent plus qu'une.

Après une cour ardente mais brève, nous convînmes de nous épouser. Rudy était enfin heureux. Il écrivait à son ami Beltran, à Paris : « Nous serons mariés et en France pour décembre. Vous devrez alors faire le portrait de ma Pola ».

La fin approche...

Ce portrait ne fut jamais fait. Comme on le sait, Rudolph tomba malade d'appendicite. Des complications s'en mêlèrent et il mourut le 23 août 1926, date dont je me souviendrai toute ma vie. Son ancienne femme s'était rendue à son chevet et était avec lui peu d'instants avant sa mort. Ce fut un geste gracieux et je suis sûre que Valentino l'apprécia ainsi.

Les quelques semaines qui précédèrent sa mort sont encore vivaces dans mon esprit. Nous étions fiancés depuis quelques mois et nous voulions nous marier aussitôt que notre travail nous donnerait quelque temps de répit.

Quand il tomba malade à New-York, j'étais engagée dans un film à Hollywood. Il m'était impossible d'accourir à ses côtés, comme m'y poussaient toutes les fibres de mon être. Le temps, c'est de l'argent, en Amérique, et le directeur du film que je faisais ne voulait pas arrêter le travail pour me permettre de traverser les États-Unis.

Quels jours anxieux ! J'étais folle ! Je ne sais comment j'ai pu remplir mon rôle de film. Rudy m'envoyait sans cesse des télégrammes encourageants, pleins d'espoir. Il semblait qu'il ne pouvait manquer d'aller mieux. Il n'avait jamais été malade dans sa vie et cette attaque subite fut un grand coup pour ses admirateurs et ses amis personnels.

Mon intuition de femme m'avertissait bien que tous ces messages, envoyés évidemment pour me rassurer, voilaient la véritable nature de la maladie. Je m'effrayai. Puis, une nuit, j'eus un rêve dans lequel mon fiancé m'apparut pour m'embrasser et me dire adieu. Je me réveillai, tremblante, dans une angoisse atroce. Je ne pus dormir après cela. Le matin, je constatai que mon rêve devait avoir eu quelque fondement.

Les nouvelles des journaux m'andaient que son état avait soudain empiré. Je compris alors que sa vie était en danger et que ma place était à ses côtés. Je voulais tout jeter aux vents et le rejoindre. « Brisez mon contrat, faites ce que vous voudrez, ou bien je le romps », criai-je.

Voir Cinémonde Nos 22, 23, 24, 25.



en larmes à mon directeur. « Je dois aller vers lui. » Il était trop tard !

Comme je faisais mes préparatifs pour partir, en avion, rejoindre mon bien-aimé, il mourut. On tenta de me faire part de la terrible nouvelle avec les plus grands ménagements. Mais il n'est pas possible d'adoucir un tel coup ! J'en fus écrasée. Je ne sais plus rien de ce qui s'est passé ; j'étais terrassée.

Les médecins m'enjoignirent de ménager mes forces, mais je devais continuer mon travail, me concentrer sur ma tâche pour éviter que mon état d'esprit ne s'aggravât. Je ne sais comment j'ai pu survivre à ces moments atroces. Seuls ceux qui ont perdu un être extrêmement cher peuvent comprendre mes sentiments. La vie ne me semblait plus valoir la peine d'être vécue...

Rudolph Valentino :

Je ne pus me reprendre suffisamment pour assister aux obsèques. Et j'étais dans tous les cas prise dans l'engrenage des grandes affaires. D'énormes capitaux sont engagés dans l'industrie du film ; il n'y a pas de place pour le sentiment. Le cœur d'une femme, ses peines et ses chagrins privés, ne comptent pas. L'industrie ne peut attendre pendant qu'une femme pleure.

Quelques heures avant de mourir, m'a-t-on dit, Rudolph avait prononcé mon nom ! « Si Pola n'arrive pas à temps, dites-lui que je pense à elle. »

Vous savez sans doute que 50.000 personnes défilèrent, à New-York, devant son cercueil pour lui rendre un hommage ému. Son corps fut ensuite transporté à Hollywood. J'accompagnai ses restes avec son frère.

Ce fut un bien triste voyage. Longtemps, nous fûmes silencieux. Mes yeux étaient secs tant j'avais pleuré et je sentais que je ne pourrais plus jamais verser de larmes. Puis, nous nous mîmes à parler de lui, à échanger des anecdotes sur l'homme que nous aimions tous deux. Petits faits, sans signification presque, mais que l'on rappelait et relatait.

Son frère me parla de leur vie ensemble ; comment Rudolph ne pouvait rester à la maison ; comment il se rendit en Amérique pour voir le Nouveau-Monde ; comment il passa des danses de cercles et de cafés à l'industrie du film, pour en atteindre le pinacle.

Et alors, je repris l'histoire de sa vie, telle que Rudolph me l'avait racontée. Le train, transportant sa dépouille, nous emportait vers Hollywood qu'il aimait tant et nous cautions sans cesse de lui, la nuit durant, puis le matin, jusqu'à ce que le sommeil enfin vint apaiser mon cœur meurtri.

Mon prince

Rudolph était un bel homme qui n'avait aucune affectation, aucune pose. Je me souviens qu'une fois, lorsque les journaux se moquaient de lui et le caricaturaient sous les traits d'un dandy efféminé, il défia l'un de ses critiques à une rencontre de boxe aux poings nus.

L'autre n'accepta pas le défi et bien l'en prit. Rudolph se montrait particulièrement susceptible quand on le désignait comme le « parfait amant ». Il détestait ce terme autant que le mot « efféminé » quand on le lui appliquait.

Il était très mâle sous certains rapports et un athlète de force peu commune. Il s'intéressait à tous les sports et, comme danseur, il était incomparable.

On m'a beaucoup critiquée, je le sais, de m'être mariée si tôt après la mort de Rudolph. Mais je connais quelques-unes de mes critiques qui se sont remariées trois mois après être devenues veuves. Je n'étais pas la veuve de Rudy ; je n'avais été que sa fiancée.

Je me suis mariée, il est vrai, neuf mois après la tragédie de sa mort inattendue. L'intervalle m'a semblé très long. J'étais impatiente de quitter Hollywood pour quelque temps, tout au moins ; le lieu était pour moi trop plein de souvenirs pénibles.

Les quatre ans que j'y avais passés m'avaient entraînés très loin de mon ancienne vie ; je n'étais plus l'ardente jeune fille de dix-sept ans qui avait joué, dans *Sumurun*, le rôle d'une esclave, au théâtre de Varsovie ; celle qui, ayant vu un film du Far-West américain, s'empressa de louer un appareil et un atelier et de faire un film !

Je devais contenir mon impatience. Je devais attendre que le film commencé fût lentement terminé avant d'être libre. Entre temps, j'avais fait la connaissance du prince Mdivani, et une étroite amitié naquit entre nous. Nous convînmes de nous épouser et décidâmes de nous rendre en Europe dès que nous serions libres, pour nous marier à Seraincourt, près de Paris, où j'avais fait l'acquisition d'un petit château.

Singulière coïncidence : nos vies s'étaient déjà rencontrées, car nous avions joué ensemble, tout enfants, en Russie. Il y avait donc entre nous un lien naturel, quand nous nous revîmes en Californie.

Exilé de Géorgie avec sa famille, après la Révolution russe, le frère du prince Serge était déjà l'époux de l'étoile du film : Maë Murray. Quand je le rencontrai à nouveau, le prince Serge travaillait à Los Angeles comme agent de locations.

Ah ! ce voyage de retour ! C'était le printemps ; les bois et les jardins de la vallée de la Seine étaient d'une fraîcheur délicieuse, quand nous nous rendîmes à Seraincourt, beaucoup d'amis nous entourèrent le jour de la noce.

Nous n'avions pas beaucoup de temps. Je n'étais pas libre ; en congé seulement. J'étais comme un oiseau en cage, dans une cage dorée, c'est entendu, mais cage quand même. Je voulais être libre pour suivre mon inspiration et développer mon art selon mes propres idées et non plus comme un rouage d'une grande entreprise commerciale. J'avais toujours un engagement à remplir à Hollywood et ne pouvais demeurer longtemps en Europe.

(A suivre.)

Copyright by Cinémonde et Opera Mundi Press Service 1929.



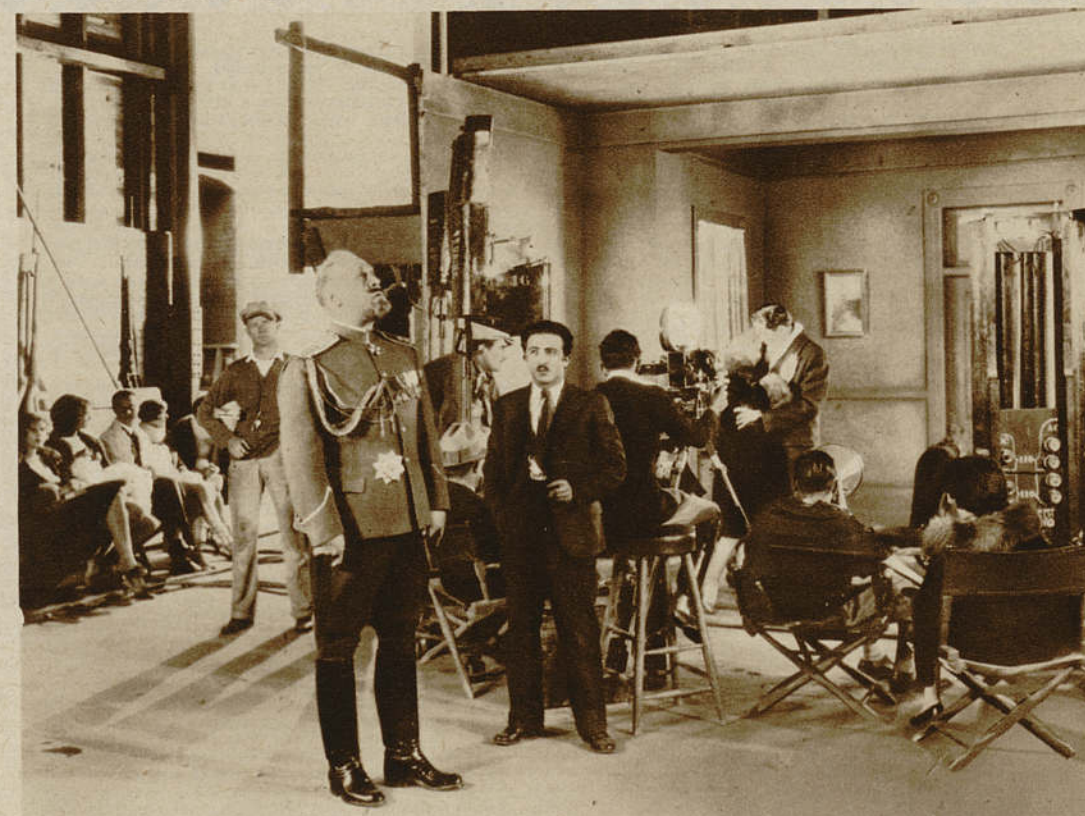
les studios à l'écran



Les plafonniers mobiles dans un studio moderne.

se donne dans leurs images carrière libre.

Edmond Gréville, l'ancien assistant de Dupont, l'éblouissant auteur de *Supprimé par l'ascenseur* est l'auteur de *Marchand de Visages*, un beau scénario moderne qu'il compte prochainement porter à l'écran et dont il destine le grand rôle à l'acteur allemand R. Klein-Rogge. *Le Marchand de Visages* de Gréville, c'est le maquilleur Boris qui se fait chaque jour une nouvelle tête pour subjuger la grande vedette du film. Personne ne connaît la tête réelle de Boris. On se perd en suppositions, on essaye vainement de percer le secret de Boris. Cela peut, n'est-ce pas, prêter à un beau film à la fois tragique et comique. Il est à souhaiter que Gréville réalise rapidement son projet, de même qu'il est bon qu'un jour nous visions à l'écran ces trois romans inspirés par la vie de cinéma : *On tourne* de Luigi Pirandello, *Cinéville* de Ramon Gomez de la Serna et — surdout — *Adams* de René Clair.



Un studio, à Hollywood pendant une prise de vues de *Crépuscule de Gloire*, avec Emil Jannings.

« Le studio est une usine superbe et lyrique où les hommes intrépides jonglent avec le soleil et la pierre, les montagnes et les âmes... Tout y est possible... On s'y substitue proprement à Dieu, on y crée des mondes à raison de dix par jour... »



Buster Keaton victime de son percepteur

journaliers américains nous ont appris que les agents du gouvernement, ceux chargés de l'impôt, étaient en train de questionner Mary Pickford, Douglas Fairbanks, Charlie Chaplin, etc., sur leurs dépenses des années précédentes. « Comment puis-je me rappeler de façon exacte ce que j'ai dépensé, il y a quatre ou cinq ans ? » demandent les étoiles et les plus petits satellites du firmament cinématographique américain. « Cela m'est impossible !... », ajoutent-ils.

« Pourquoi paierions-nous autant que ceux dont la fortune est venue en dormant ? » disent-ils d'un commun accord. « Il n'y a pas de raison pour que les vingt ans de travail et d'apprentissage ne soient pas mis dans la balance. » La période rémunératrice ne dure pas plus de cinq ans en moyenne pour nous. Il n'est donc pas juste que nous soyons obligés de donner une grande partie de notre gain au gouvernement américain.

Ce qui suit fut écrit dans le journal de Los Angeles, *L'Examiner*, qui semble soutenir la cause de tout cœur. Buster Keaton dit ceci : « J'ai fait la guerre en France dans la zone des tranchées et j'ai le salaire d'un soldat. Mais, bien que je n'aie pas travaillé depuis longtemps, les acteurs, sommes les victimes d'une grande injustice lorsqu'il s'agit de la taxe sur les gains annuels. Nous sommes taxés jusqu'à l'extrême limite. Un acteur, tel un joueur de base-ball, n'a qu'à peu près cinq ans

pour gagner une somme qui puisse assurer sa vieillesse. Notre gain varie chaque année et ce n'est vraiment pas un salaire ; c'est le prix de notre talent. »

Rupert Julian, un directeur de la M.G.M., dit ceci : « Ceux qui dirigent et ceux qui jouent dans le cinéma sont engagés dans une affaire commerciale. Leur valeur est une valeur de commerce. Et il y a des hauts et des bas dans le cinéma, comme il y en a dans la cote financière d'une usine dont les valeurs sont cotées en Bourse. Ce qui n'empêche pas que nous devons payer une grosse somme durant les années maigres aussi bien que durant les années grasses. Par exemple, pendant cinq ans, je fus sans travail à cause d'une grave maladie et cependant les taxes étaient les mêmes que si j'avais été bien portant. Je ne gagnais pas l'argent nécessaire pour les payer. Il devrait y avoir, j'en suis sûr, une façon un peu plus équitable d'arranger les choses. »

Un autre directeur, Edward Sedgwick propose : « Je pense depuis longtemps que la taxe sur les salaires d'un travailleur est très injuste, cependant que les sommes héritées et qui n'ont coûté nulle peine au bénéficiaire jouissent de toutes sortes d'exemptions. »

Et finalement un des acteurs les plus aimés et les plus influents d'Hollywood, Conrad Nagel, exprime ainsi sa pensée : « Il me semble injuste qu'il y ait des taxes punitives sur un homme ou une femme pour son activité. Avec le système existant, plus l'on travaille, plus la punition est grande. S'il nous était permis de mettre de l'argent de côté pendant nos années productives, nous pourrions assurer notre vieillesse. Il me semble qu'un moyen devrait être trouvé qui permet à ceux qui travaillent pour gagner leur vie de ne pas porter tout le poids des impôts. Aucune compagnie, aucune agence commerciale qui agirait de cette façon ne pourrait réussir longtemps. »

Jack BONHOMME.

(De notre correspondant particulier de Hollywood.)

ST-IL juste qu'une personne qui a travaillé une vingtaine d'années pour pouvoir gagner en cinq ans une somme d'argent assez considérable, soit taxée de même qu'un homme qui, dès son plus jeune âge, a su tirer une rémunération suffisante pour sa vie journalière ? Voilà la question qui agite maintenant les habitants de Hollywood dont le gagne-pain provient du cinéma. Une pétition va bientôt être envoyée au Congrès de Washington, demandant que quelque chose soit fait à ce sujet. Elle sera signée par les personnages les plus éminents de Hollywood et de Los Angeles. Dernièrement les

En potinant avec nos lecteurs

TESSY. — Voici tout d'abord l'adresse de Willy Fritsch : aux bons soins de la Ufa, Neubabelsberg, à Berlin. L'avez-vous vu dans *Rés de Valse*, c'était un film charmant dont il partageait l'interprétation avec Mady Christians ; et dans les *Eschions*. C'est un bon film d'aventures. Nous éditons en carte postale une photo de votre artiste préféré.

AHARO JOSÉ ALVES BRAGA PORTUGAL. — Je regrette de vous dire que Louise Fazenda n'est pas une de vos compatriotes, c'est une Américaine qui a débuté à l'écran comme comique dans de trépidantes Mack Sennett comédies. Mary Philbin tourne pour Universal, vous pouvez lui écrire au Studio Universal, à Universal City, Californie. Je ne connais pas d'artiste de cinéma du nom de Charlotte Ander. Quant à Lya Mara, elle n'est pas américaine, mais allemande et a beaucoup tourné pour le compte de la U. F. A. Depuis déjà plusieurs mois, elle est en Amérique et tourne aux studios de la First National, à Burbank, Californie, où vous pouvez lui écrire.

MIMI PINSON. — Merci de vos marques d'amitié. Je vois que vous êtes une excellente diétète. Votre lettre tapée à la machine ne contient aucune faute. Je salue l'appel à vous le jour où j'aurai besoin d'une secrétaire. Pourquoi dites-vous que nous parlons excessivement des vedettes féminines ? Nous avons déjà consacré des articles à divers artistes masculins, tels que Harold Lloyd, Jannings, Charlie Chaplin. Nous allons publier bientôt les biographies de Buster Keaton, Ivan Mosjoukine et Ramon Novarro. J'espère que vous serez satisfaite. Dites-moi quel est votre artiste préféré. A bientôt le plaisir de lire vos lettres tapées avec un soin irréprochable.

POTACHE CINÉPHILE. — Nous parlerons des artistes de cinéma disparus, mais ce ne sera pas dans un prochain numéro. Dans *Feilles d'armes*, il y avait Jean Bréhat, Lillian Hall Davis et Raphaël Lévin. Les partenaires de Betty Balfour dans *Croquette* étaient André Roanne, Rachel Devyris et le petit Jean Mercanton. Je signale que vous aussi, vous désirez correspondre avec des lecteurs de *Cinémonde* et je publie pour cela votre adresse, (M. Pierre Lamoureux, E. P. S. des garçons, à Marnes-la-Marche.)

MISS CLAUSEN, COPENHAGUE. — 1° Oui Mosjoukine est marié avec une artiste de cinéma. Agnès Petersen que vous avez vue dans *la Captive de Ling-Tchang* et que vous pourriez applaudir dans *Shéhérazade*. 2° Malcolm Todd est célibataire. 3° Nous publions bientôt un article sur Mosjoukine qui termine actuellement un film intitulé *Manolesco roi des bandits*. Envoyez à notre rédacteur en chef des informations, des notes, des photographies sur le cinéma au Danemark. Si vos envois sont inté-

ressants, vous deviendrez notre correspondante en ce pays. Pourquoi pas ? A bientôt de vos nouvelles.

J'AME JACQUES CATELAIN. — Pour avoir tous renseignements sur le club Jaque Catelain, écrivez à M^{lle} Jane Schaly, 57, boulevard de la Villette, Paris, qui répondra à toutes vos questions.

HENRY COSTON, BOULEVARD DU 14-JUILLET, VILLENEUVE-SUR-LOIR. — Je signale que vous seriez heureux d'échanger vos impressions cinématographiques avec d'autres lecteurs de notre revue.

ROGER WASSMER BISCHWILLER. — 1° Pourquoi désirez-vous savoir l'âge des diverses vedettes américaines. Je me demande quel intérêt cela peut avoir pour vous. Une jolie femme à l'âge qu'elle paraît. 2° Jeanne Helbling est native d'Alsace, Colette Jehl aussi. 3° Il n'existe aucune école sérieuse où vous pouvez prendre des leçons d'interprétation ou de mise en scène. Toutes celles que l'on peut vous signaler sont des agences suspectes. 4° Un article sur Bébé Daniels sera publié dans un très prochain numéro.

JENNY BENGLIA. — Je ne ressemble ni à André Roanne, ni à Jacques Catelain et un metteur en scène m'a déclaré un jour que je n'étais pas du tout photogénique. C'est pourquoi, désespéré, j'ai pris la profession d'homme-réponse qui, tout en étant une cure de ciné, n'est pas toujours une sinécure. Écrivez à Sylvio de Pedrelli à l'adresse suivante, 30, rue Victor-Hugo, Levallois, Ramon Novarro tourne au studio Metro-Goldwyn, à Culver City, Californie. Vous n'avez qu'à lui écrire au studio.

BENÉ MORLAY. — 1° Vous avez dû recevoir votre récompense pour le concours du « Hop ». Sinon celle-ci va vous être envoyée incessamment. 2° Conchita Montenegro vient de faire ses débuts dans *la Femme et le Pantin*. Vous avez beaucoup de correspondants ; aussi dois-je révéler votre véritable nom et votre adresse : M^{lle} Maryse Le Long, 65, rue de Brest, à Morlaix, Finistère. DOLORÉE DE LA CUVÈRE. — Pourquoi n'aimerais-je pas les Espagnoles ? Je les trouve au contraire très jolies. Vous pouvez écrire à Charles Vanel à l'adresse suivante : 28, boulevard Pasteur, Paris. Ce n'est pas seulement un excellent artiste, c'est aussi un excellent ami et un garçon très sympathique, bien qu'un peu sauvage. Je trouve que vous écrivez très bien le français ; je ne serais certes pas capable d'en faire autant dans la langue de Cervantes, Gary Cooper que vous avez dû certainement voir dans *les Ailes* est américain. Il doit avoir 27 ans, je ne puis vous dire s'il est célibataire. Conchita Montenegro sera très bien dans *la Femme et le Pantin*. Mais oui, écrivez-lui en espagnol ; elle sera très contente et ne manquera pas de vous répondre.

Je ne puis vous dire si j'aime les Toros car je ne suis encore jamais allé en Espagne et n'ai assisté à des corridos qu'au cinéma. Je serai très content de voir des photos de courses et si vous venez à *Cinémonde*, vous serez la bienvenue à condition toutefois que vous n'amenez pas avec vous un véritable Toro en chair et en os. Envoyez-moi votre photographie et je vous dirai si vous êtes photogénique. Adios, señorita.

VIVE CINÉMONDE. — Ce n'est pas un pseudonyme, c'est le cri du cœur. Vous avez raison, Vive *Cinémonde* ! Vous voyez bien qu'il existe dans cette revue une rubrique où vous pouvez échanger et dire vos impressions cinématographiques. J'attends de vos nouvelles.

SEMON FARRÉ, SAINT-CLÉMENT. — Très souvent les artistes de cinéma répondent aux lettres qu'on leur adresse, mais il y en a qui refusent absolument de donner satisfaction aux demandes de photographies. 2° Les studios de France se trouvent à Paris et dans la région parisienne et à Nice.

LE PETIT ÉTUDIANT. — 1° Tout à fait de votre avis pour le film *la Grande Passion*. 2° Paulette Goddard après avoir séjourné quelques mois en Amérique, est de retour en France. 3° Lillian Harvey est allemande, elle a tourné dans de nombreuses comédies de la U. F. A. telles que *Mademoiselle Maman* et *Mon Cœur en lièvre*. Voici son adresse : Lillian Harvey U. F. A. Stahrdorferstrasse, 77-105, Neubabelsberg.

PIMPANTE LA RÉUSE. — Vous avez des idées très justes sur le cinéma et je serai enchanté de correspondre avec vous. Puisque vous désirez échanger vos idées avec un lecteur de *Cinémonde*, il faut que vous nous communiquiez votre adresse.

REINE DES NOIS. — Vous avez raison d'aimer Ramon Novarro qui est non seulement un très beau garçon, mais aussi un bon artiste. Dans les cartes postales que nous éditons, nous avons neuf photographies de lui dans *Ben-Hur*. Nous pourrions vous les envoyer moyennant 0 fr. 50 pièce. Seulement nous ne prenons les commandes qu'à partir de 20 photos. Complétez donc votre commande et ajoutez 1 franc pour frais d'envoi. CÉLÈME. — Merci pour vos compliments. Nous aimons recevoir les suggestions de nos lecteurs. Parfois certaines d'entre elles peuvent apporter à la revue des améliorations qui la rendront plus belle et plus intéressante. Rassurez-vous, je ne vous ai pas pris pour votre homonyme. J'ai tout de suite deviné que vous étiez une jeune fille pratiquant les sports et la danse. Je crois bien vous avoir rencontrée un soir à l'Embassy, car j'étais à Bruxelles en février dernier. Mais non, vous vous trompez lorsque vous croyez avoir reconnu Marion Davies dans *Mardi*. Place Pigalle, vous avez été trompée par une ressemblance. L'HOMME AU SUNLIGHT.



Parce que je t'aime

Claude Marchal (Nicolas Rimsky) rêve au bonheur passé, quand, aux côtés d'une femme aimée (Mlle Temary), la vie lui paraissait simple et belle.

Alors, chaque heure n'était pas chargée d'ennui ; il était enthousiaste et joyeux et le contraste lui rend plus amère sa solitude présente.

Parce que je t'aime est maintenant complètement achevé, et l'on assistera d'ici peu à la présentation de ce film, qui nous donnera un Nicolas Rimsky plein de fougue, au talent sûr, varié, nuancé.



LES LIVRES

D'un coup, l'on nous offre deux livres sur Hollywood.

Dans le premier, qui est de M. René Guetta, nous apprenons qu'Hollywood se trouve à l'extrême ouest des États-Unis, tout près de Los Angeles, dans l'état de Californie, sur l'océan Pacifique.

Cette précision, qui n'est pas tout à fait inutile, prouve que l'auteur a le souci de nous instruire exactement. Il a aussi celui de nous distraire, et son livre est le récit alerte et amusant de la découverte qu'il a faite d'Hollywood, « capitale du Cinéma ».

Pour parler du Cinéma, M. René Guetta n'a pas cru devoir user de ce petit nègre sous lequel de pauvres plumeux cachent leur ignorance. Il en parle simplement et, s'il lui arrive d'employer un terme spécial, il l'explique ou le traduit.

Le titre de son livre Trop près des étoiles (1) pourrait faire croire que, de son propre aveu, il a été grisé par les stars, aveuglé par les projecteurs. Point. Il reste toujours lucide, un peu ironique, et ses considérations finales sur le film américain sont pleines de bon sens.

Dans Hollywood au ralenti (2), M. C. Meunier-Surcouf se pique aussi d'exactitude et de précision. S'il procède surtout par anecdotes, il se défend de « romancer » son enquête, ne veut que l'expression exacte de ce qu'il a vu, le dessin en lignes sèches de la chose vécue.

À côté du récit de M. René Guetta, son petit livre — cinquième de la collection « L'Art Cinématographique » — paraît, en effet, un peu sec. Mais les deux livres sont à peu près d'accord et notamment sur un point : c'est qu'Hollywood est aussi décevant que le vieux Klondike pour les rêveurs de gloire et les chercheurs d'or.

Le Cinéma a créé, non seulement des salles obscures où se brûlent dans l'ombre mille « promesses de bonheur », mais aussi une humanité

nouvelle, d'autres façons de souffrir et d'aimer. Pour s'en rendre compte, il n'est que de s'imaginer cet homme qui, dans une salle de cinéma, voit passer sur l'écran la vedette morte qu'il a follement aimée. Ce n'est pas du roman-feuilleton : c'est de la vie, du tragique nouveau, la 37^e situation dramatique que n'avait pu prévoir, en 1895, M. Georges Polti.

De cette situation, M. René Jeanne a fait le sujet d'une des nouvelles qu'il a réunies sous le titre Cinéma, Amour et Cie (3), et qui, toutes, empruntent leurs thèmes et leurs personnages au monde, encore presque tout neuf, de l'écran.

Le cinéma, si méprisé de la plupart des gens de plume, doit quelque gratitude à l'auteur des Mystères d'Hollywood. Il consacre le premier de ses récits à la défense ingénieuse de « ce passe-temps de concierges », que détestent les raffinés. Mais être raffiné, dit à peu près son héros qui se nomme d'Orsay et fréquente le Pétrole's Bar, c'est accomplir les gestes qu'accomplit la foule et y trouver un plaisir de qualité. Noël SABORD.

LIVRES REÇUS

Alexandre Pouchkine : *La Fille du Capitaine* (Payot). — R. d'Auxion de Ruffé : *Femmes d'Asie et d'ailleurs* (Bossard). — Stendhal : *Le Rouge et le Blanc* (Lucien Leuwen), notes et variantes par Henri Rambaud (Bossard). — Roland Engerand : *Aux Fontaines de Barrès* (Bossard). — Nicolas de Pavlov : *Le Tsar Nicolas II ou les Peuples aveugles* (Bossard). — Georges Dovime : *Ne ratifions pas* (Bossard). — Maréchal Pétain : *La Bataille de Verdun* (Payot). — Eugène Lacotte : *Le Dessous des cartes* (Éditions des Guêpes). — Louis Bertrand : *Philippe II à l'Escorial* (L'Artisan du Livre). — Maurice Leblanc : *La Demeure mystérieuse* (Éditions Pierre Lafitte). — Alin Labreux : *Diane la Goule* (Albin Michel). — Tristan Bernard : *Mathilde et ses Mitaines* (Albin Michel).

(1) René Guetta : *Trop près des étoiles* (Pion éd.).
(2) C. Meunier-Surcouf : *Hollywood au ralenti* (Alcan éd.).
(3) René Jeanne : *Cinéma, Amour et Cie*, III. de Bécane (Querelle éd.).

LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE DES FILMS MÉTROPOLE 20, Boulevard Poissonnière PARIS

présente, au Studio des Ursulines, un sujet romanesque et naturaliste traité avec beaucoup de tact et avec deux interprètes remarquables : Gustave FRÉLICH et Grete MOSEIM.

ROSE D'OMBRE

LA PUBLICITE EST REÇUE :
138, Av. des Champs-Élysées, Paris (8e)

SERVICES ARTISTIQUES DE "CINÉMONDE"
ÉTUDES PUBLICITAIRES :
138, Avenue des Champs-Élysées, Paris (8e)

NEOGRVURE-PARIS



Se maquiller, c'est bien
Se démaquiller...
c'est encore mieux

Tôt ou tard, vous
viendrez à la DIALINE.
Ne perdez pas davantage
un temps précieux pour la
santé de votre épiderme.
Dès ce soir, préparez
votre beauté de demain
en vous démaquillant
à

LA
DIALINE

La Crème des Vedettes
La Vedette des Crèmes

Frs : 18 Le tube grand modèle

Un échantillon est envoyé gratuitement
sur simple demande à nos laboratoires.

Dans toutes les bonnes Maisons, et aux
Laboratoires DIALINE, 128, rue Vieille-du-Temple
PARIS-3^e



LES HOMMES
PRÉFÈRENT
LES BLONDES

Deux comprimés "L'Or de Paris"
dissous dans un verre à liqueur de
camomille Lalanne donnent aussitôt
des cheveux délicieusement blonds.
Bonnes Maisons et LALANNE, 104,
laubourg Saint-Honoré, Paris.

REDACTION - ADMINISTRATION :
138, Av. des Champs-Élysées, Paris (8e)

Téléphone : Élysées 72-07 et 72-08

Compte Chèques postaux Paris 1299-15.

R. C. Seine 233-257 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Le Gérant : DURET.

TARIF DES ABONNEMENTS :

FRANCE	ETRANGER :	Grande-Bretagne et Colonies anglaises (sauf Canada), Irlande, Islande, Italie et colonies, Japon, Norvège, Pérou, Suède, Suisse : 3 mois, 10 francs ; 6 mois, 17 fr. ; 1 an, 27 fr. ; 1 an, 72 fr. Les abonnements partent du 1 ^{er} et du 3 ^e jeudi de chaque mois.
3 mois... 12 fr.	(tarif A réduit) : 3 mois, 17 fr. 6 mois, 32 fr. 1 an, 62 fr.	
6 mois... 23 fr.	(tarif B) : Bolivie, Chine, Colombie, Danzig, Danemark, États-Unis, 6 mois, 37 fr. ; 1 an, 72 fr.	
1 an... 45 fr.		



Joyce Murray, ravissante artiste récemment découverte par une grande firme américaine, est aussi une danseuse accomplie.